

LES LANGUES SUDARABIQUES MODERNES, DES LANGUES SEMITIQUES MENACEES ?

Marie-Claude Simeone-Senelle

*C.N.R.S. - LLACAN
4 ter, route des Gardes F-92190 Meudon
e-mail : simeone@cnrs-bellevue.fr*

Résumé : Les six langues sudarabiques modernes appartiennent au sémitique occidental du sud. Très différentes de l'arabe, elles présentent des traits qui remontent vraisemblablement au sémitique le plus ancien. Environ 200 000 Arabes musulmans ont une de ces six langues pour langue maternelle ; ils vivent sur une aire géographique réduite en République du Yémen et dans le Sultanat d'Oman, où l'arabe, langue officielle et nationale, langue de la religion, gagne du terrain. Malgré les efforts de certains responsables au Yémen pour sauvegarder ce riche patrimoine linguistique, elles semblent menacées de disparition à plus ou moins brève échéance.

Mots clés : Yémen, Oman, sudarabique moderne, sémitique, éthio-sémitique, dialectologie, littérature orale, sociolinguistique

1. INTRODUCTION

Les langues sudarabiques modernes qui sont au nombre de six, le mehri [mehri], le hobyot [hobyōt], le harsusi [ħarsūsi], le bathari [baḥari], le jibbali [ǧibbāli] et le soqotri [soqoṭri], appartiennent à la branche méridionale du sémitique de l'ouest, comme les langues sudarabiques antiques, les langues éthio-sémitiques et l'arabe. On peut répartir ces six langues

en trois sous-groupes¹ et noter qu'il n'y a pas d'intercompréhension entre locuteurs de langue appartenant à un sous-groupe différent. De même, l'intercompréhension est impossible entre arabophones et sudarabophones, malgré l'apparement des langues et les contacts humains permanents qui remontent au deuxième siècle avant notre ère (Robin, 1991-3: 19). Actuellement les langues sudarabiques sont les langues maternelles d'environ 200 000 Arabes, musulmans, citoyens de la République du Yémen ou du Sultanat d'Oman, dont la langue nationale, officielle et religieuse est l'arabe.

L'aire géographique des langues sudarabiques modernes est peu étendue et bien circonscrite. Au Yémen, elles sont parlées dans la province la plus orientale, celle du Mahra, et dans les îles de Soqatra, de 'Abd-al-Kûri et de Samḥa, dans le Golfe d'Aden, à quelques encablures de la Somalie ; en Oman, à l'ouest, dans les montagnes et sur la côte du Dhofar ainsi que sur la côte et dans les îles de la baie de Kûria Mûria, enfin dans l'arrière-pays à l'intérieur dans le Jiddat al-Harâsis (cf. la carte).

Les langues parlées actuellement sont à considérer comme le produit de l'évolution de certaines langues parlées dans la Péninsule avant la pénétration de l'arabe², venu du nord. L'avancée des études sur les langues sudarabiques anciennes et modernes met en évidence l'absence de filiation directe entre les deux groupes. Les langues anciennes, dites aussi sudarabiques épigraphiques, avaient une tradition d'écriture dont témoignent les très nombreuses inscriptions retrouvées (en alphabet sudarabique). Les langues "modernes" n'ont vraisemblablement pas eu de tradition d'écriture (ou du moins aucune trace n'en a été retrouvée à nos jours). Elles constituent les seuls vestiges vivants de langues *parlées* vraisemblablement dans tout le sud de la péninsule Arabique, elles sont porteuses d'une culture qui remonte à celle de l'Arabie bien avant l'Islam³. Substrat de l'arabe dans cette région, leur connaissance peut permettre d'expliquer certains traits dialectaux arabes au Yémen et en Oman, mais aussi dans toutes les régions arabisées lors de la conquête arabe (à partir du 7e-8e s.) avec le concours de soldats originaires de ces provinces, en même temps qu'elle peut apporter de précieuses indications sur la façon dont s'est faite cette arabisation. Elles ont pu aussi jouer un rôle dans la "sémitisation" de la Corne de l'Afrique. Les très nombreux traits partagés par le sudarabique moderne et les langues éthio-sémitiques ont même amené certains sémitisants à les regrouper sous le nom générique de sémitique du sud-est (Leslau, 1943). L'intérêt considérable que présentent ces six langues pour une meilleure connaissance des langues sémitiques et de leur évolution est encore augmenté par le fait qu'elles ont conservé des traits disparus de toutes les autres langues sémitiques modernes ; ils permettent de remonter à un état très ancien du sémitique.

Parmi les traits les plus marquants, signalons le maintien en sudarabique moderne d'une opposition entre trois sifflantes, s, š, ś, qui correspond à un état ancien du sémitique. En sémitique moderne seules les deux premières consonnes sont attestées. Les écritures du guèze ("éthiopien classique", désormais utilisé uniquement dans la liturgie), de l'hébreu ancien et du

¹ On peut regrouper, selon leur proximité linguistique : mehri, hobyōt, baḥari et ḥarsūsi ensemble puis distinguer le jibbāli et enfin le soqotri.

² Fresnel (1838a: p. 63) dit au sujet des Mahra-s : "tribu [...] qui parle, comme vous le savez, une autre langue que l'arabe, une langue qui du temps d'Abraham était celle de l'Arabie Heureuse".

³ Cf. encore Fresnel, qui lorsqu'il découvrit une des langues sudarabiques modernes, écrit "Je viens de découvrir la langue que l'on parlait à la cour de la reine de Saba." (Fresnel, 1938c: 79).

sudarabique épigraphique ont gardé une trace de ce phonème *ś*, mais on ignore tout de son articulation ; en sudarabique moderne, il s'agit d'une latérale fricative sourde. La corrélation d'emphase correspond à une glottalisation (comme dans les langues éthio-sémitiques) et non à une vélarisation comme en arabe. La découverte de cette articulation dans les langues sudarabiques modernes permet de revoir la théorie de certains sémitisants selon laquelle les éjectives des langues sémitiques de l'est de l'Afrique n'étaient pas originelles mais dues au substrat de langues africaines⁴. En ce qui concerne la morphologie, nous noterons, d'une part, le maintien d'un duel nominal et verbal (ce dernier existe aux trois personnes) et, d'autre part, l'existence, pour une même forme verbale de trois schèmes verbaux différents pour l'actif, le moyen, le passif. Cette opposition de diathèse, quand elle est repérable n'existe qu'à l'état de traces résiduelles dans les autres langues de la famille sémitique (cf. Simeone-Senelle, 1997b: 381-2, 391, 397-8).

2. HISTOIRE DE CES LANGUES

L'histoire de ces langues est très récente. Nous possédons de très nombreux témoignages⁵ sur les langues sudarabiques écrites grâce aux inscriptions monumentales dont la période s'étend du huitième siècle avant notre ère jusqu'à la moitié du sixième siècle de l'ère chrétienne (Robin, 1991-3: 14, 19). Ces documents attestent l'existence de langues sémitiques très différentes de l'arabe dans cette région mais ils ne peuvent pas nous renseigner sur les langues *parlées* à la même époque par les habitants des prestigieux royaumes sudarabiques.

La première allusion faite aux Mahra-s et à leur parler inintelligible ne remonte pas en-deçà du dixième siècle. Elle est le fait d'un savant yéménite, al-Hamdâni, qui prouve ainsi simplement l'existence de langues parlées dans le sud de la Péninsule Arabique, incompréhensibles aux arabophones. Nous ne possédons aucune précision sur la langue avant le milieu du dix-neuvième siècle. En effet, ce n'est qu'en 1834, avec un relevé de vocabulaire fait dans l'île de Soqotra, par un officier de l'armée britannique des Indes, Wellsted (1835)⁶, que l'on découvre véritablement que des gens parlent une de ces langues sudarabiques. Quatre ans plus tard un dialecte du jibbali, langue parlée sur le continent, dans la région du Dhofar, fait l'objet d'une brève description par Fulgence Fresnel (1838). La découverte des autres langues s'étalera ensuite jusque dans les années 1970 (cf. Simeone-Senelle, à paraître).

L'Expédition Sudarabique de l'Académie Impériale de Vienne qui débuta en 1898 va faire connaître au monde des sémitisants trois de ces langues : le soqotri, le jibbali (sous le nom du dialecte šxawri) et le mehri. Des relevés importants de textes vont permettre l'élaboration d'archives écrites et sonores,⁷ fondant une véritable bibliothèque en sudarabique moderne. C'est sur ces données que travaillent des grammairiens, lexicologues et philologues jusque dans les années 1970. Le harsusi, le bathari sont découverts en 1937 (Thomas, 1937), le hobyot, dans les années 1980 (Johnstone, 1981).

⁴ cf. Cohen, D. 1988:13, Bergsträsser *Einführung in die semitischen Sprachen*, 1928, Brockelmann repris par Ullendorff dans *The Semitic languages of Ethiopia: A comparative phonology*, 1955.

⁵ Le nombre d'inscriptions retrouvées atteint 10 000 (Robin, 1991-3).

⁶ Pour la présentation et le commentaire de cette liste, cf. Simeone-Senelle (1991b, 1992).

⁷ Des enregistrements ont été faits à Vienne (Autriche) au début du siècle et sont actuellement conservés à la phonothèque de la ville.

3. LES SIX LANGUES SUDARABIQUES MODERNES. ETAT GENERAL.

Les quelques mentions faites par les historiens arabes sur les populations Mahra-s (pour eux ce terme englobe toutes les populations parlant une langue sudarabique), nous permettent de savoir que l'aire du sudarabique moderne était plus étendue à la fin du Moyen-Age. Nous n'avons aucune information sur l'importance numérique des locuteurs, avant la deuxième moitié du vingtième siècle, et encore ne pouvons-nous évaluer leur nombre qu'approximativement. Au treizième siècle, les langues sudarabiques modernes étaient parlées jusque dans l'île de Maṣīrah (Smith, 1988: 116), au nord du 20^e parallèle, donc bien au-delà de la zone sudarabophone actuelle qui ne dépasse pas le Jiddat al-Harāsis. Au sud du domaine, la réduction de l'aire semble s'être accélérée durant les trente dernières années de notre siècle, puisque, dans les années 1970, le mehri était encore parlé jusqu'aux environs de Mukalla (Johnstone, 1975: 94) et que la frontière s'arrête désormais au Wādi Māsila (cf. la carte).

3.1 *Les langues, leurs locuteurs*

Actuellement, parmi les six langues, le mehri et le hobyot sont parlés dans les deux pays, le soqotri n'est parlé qu'au Yémen et le bathari, le harsusi et le jibbali ne sont parlés qu'en Oman.

En ce qui concerne la situation actuelle de ces langues, je parlerai surtout de celles de la République du Yémen que je connais bien pour y travailler depuis 1983. Pour ce qui est du Sultanat d'Oman, le terrain n'est pas accessible : les observations sont de seconde main et datent de plus de quinze ans.

Le mehri

C'est la langue qui a le plus grand nombre de locuteurs, dans les deux pays. On estime leur nombre global entre 100 000 et 140 000, le premier chiffre paraissant le plus vraisemblable. Au Yémen, c'est la langue maternelle des citoyens originaires de toute la province du Mahra où leur nombre est estimé à un peu plus de 60 000. En Oman, les locuteurs occupent une aire plus réduite qui va des plateaux du Dhofar jusque sur la côte. Le nombre total des Mahra-s était, selon Johnstone,⁸ de 80 000, dans les années 80. Ce qui paraît à la fois peu, si ce nombre englobe les deux régions où vivent les Mahra-s au Yémen et en Oman, et en même temps beaucoup si l'on se réfère aux données qu'il publie en 1975 (p. 94) : 15 000. En tout état de cause, il est impossible actuellement de savoir le nombre de locuteurs de langue mehri au Dhofar.

Au nord du domaine, les limites sont difficiles à tracer car les bédouins se déplacent dans le désert du Rub' al-Xāli qui s'étend bien au-delà au nord. Au Yémen, au nord-ouest du Mahra, jusque dans le Hadramawt, à Thamud, dernier village avant le désert, il y a encore quelques locuteurs de mehri. Quant à la limite sud-ouest, elle a reculé vers l'est puisque, en 1996, tous les renseignements que j'ai recueillis concordaient pour tracer la frontière occidentale du

⁸ Communication personnelle de Harry Stroomer, éditeur scientifique des textes mehri du fonds Johnstone.

mehri sur la rive est du Wâdi Masîla (la rive ouest est arabophone), et non plus dans la région du Hadramawt, aux alentours de Mukalla.

Toujours au Yémen, sur sa frontière ouest et dans les centres villageois ou urbains, comme Qishn et al-Ghayda, le mehri est en contact avec l'arabe dialectal, à l'est, avec le hobyot, autre langue sudarabique du même sous-groupe. En Oman, dans le Dhofar, le mehri est en contact étroit avec le jibbali, avec le hobyot à la frontière avec le Yémen et avec l'arabe dialectal sur la côte.

Les Mahra-s de la côte sont sédentaires. Installés dans des villages, ils y pratiquent le commerce ou la pêche ; au Yémen, de plus, une petite activité de construction traditionnelle de bateaux cousus subsiste encore à Qishn. Aux alentours de Qishn et de al-Ghayda, certains villageois entretiennent des palmeraies et vendent leurs dattes, ils cultivent aussi parfois un peu de fourrage. Dans la steppe désertique et sur les plateaux du Dhofar, les bédouins sont des pasteurs éleveurs de chameaux et de chèvres. Ils vivent le plus souvent dans des abris rocheux. Les hommes, et uniquement eux, ont des contacts réguliers avec ceux de la côte : ils vendent leurs produits laitiers, occasionnellement un bouquetin ou une gazelle abattus et ils achètent du poisson séché (sardines pour les animaux et requin pour les êtres humains), du riz et des produits de première nécessité pour leur famille. Les enfants scolarisés sont envoyés sur la côte où ils séjournent pendant leurs études. Certains bédouins qui possèdent des voitures tout terrain se déplacent à travers le désert pour commercer avec les Emirats Arabes Unis. Avant 1991 et la guerre du Golfe, beaucoup d'hommes originaires du Mahra, surtout de la région de Qishn, travaillaient dans des boutiques au Koweït, comme propriétaires ou comme employés. Leur famille était restée au Yémen et ils lui rendaient visite régulièrement. Le Koweït a expulsé tous les Mahra-s au moment de la guerre et les hommes qui n'ont pu trouver du travail dans le Golfe ou en Arabie Saoudite se sont réinstallés dans le Mahra, comme commerçants. Une petite communauté mehri vit, en famille, au Kenya et revient aussi régulièrement au pays.

Le soqotri.

C'est la langue maternelle⁹ des habitants de l'île de Soqotra et des îlots voisins, 'Abd-al-Kûri et Samḥa. On estime le nombre d'habitants de Soqotra à environ 50 000, ceux de 'Abd-al-Kûri à environ 260 (Naumkin, 1993: 342, 350 n.2) et ceux de Samḥa à moins de 50 (University of Aden, 1986: 9 [partie arabe]).

Sur l'île de Soqotra, la côte nord où se trouve la capitale, Hadibo¹⁰, est peuplée par des villageois dont certains cultivent des palmeraies, d'autres sont pêcheurs. Dans la capitale, beaucoup tiennent des boutiques et commercent avec l'Inde, les états du Golfe et la côte est de l'Afrique. En dehors des côtes où les gens sont pêcheurs, les bédouins sont des pasteurs qui possèdent chameaux, bovins et caprins. Sur les collines certains cultivent un peu de sorgho et des palmiers dattiers ; dans les montagnes, ce sont des semi-nomades qui vivent dans des grottes et sont très isolés. Les anciennes productions, comme l'aloès, la résine de l'arbre sang-dragon (*Dracaena cinnabari*) qui constituaient une activité traditionnelle importante des bédouins de l'île, sont en voie d'extinction. Elles sont en effet, comme les poteries,

⁹ Le nom de la langue en soqotri est [sḳátri].

¹⁰ [ḥadībo].

exclusivement réservées à l'usage local. Seuls la fabrication du beurre clarifié et le tissage de couvertures en poils de chèvres continuent à fournir des produits qui sont vendus sur le continent. Parmi la population bédouine des montagnes, seuls les hommes ont des contacts réguliers avec les gens de Hadibo.

Une importante communauté de Yéménites originaires de Soqotra (entre 5000 et 7000, selon les données recueillies en mars 1997) vit dans l'émirat de ʿAjmān (au nord de la péninsule, entre Dubay et Ras al-Khayma). Certains d'entre eux ont émigré à l'époque de la colonisation britannique, mais d'autres l'ont fait il y a une dizaine d'années. Ils occupent des postes dans l'administration et le commerce. Ils parlent soqotri entre eux et ont gardé des liens réguliers avec l'île.

A 'Abd-al-Kūri et Samḥa, la population est composée exclusivement de pêcheurs ; quelques habitants possèdent des chèvres (Naumkin, 1988). Les hommes de 'Abd-al-Kūri passent d'assez longues périodes dans l'année sur la côte du continent, dans le Hadramawt, où ils viennent vendre le produit de leur pêche. Ceux de Samḥa restent très isolés.

Le hobyot

Langue maternelle d'une petite communauté de pasteurs semi-nomades, elle compte une centaine de locuteurs, au maximum, qui vivent le long de la frontière entre le Yémen et Oman, dans une zone extrêmement restreinte qui va des hauteurs au-dessus de Jādib et Hawf jusqu'au sud de Haberūt¹¹ et pas au-delà. (cf. carte). Au Yémen, ils se définissent comme étant des Mahra-s, de langue hobyot. Pasteurs, éleveurs de camelidés, bovins et caprins (de quelques ovins aussi), ils se déplacent au gré de la mousson, résidant, pendant la saison sèche, dans de petits hameaux de huttes caractéristiques et, pendant les pluies, dans des grottes des montagnes du Jebel al-Qamar. Après la mousson, lorsque les bêtes ont bien pâturé, les hommes descendent dans les localités de Jādib et Hawf échanger ou acheter des produits laitiers contre du poisson séché, différents produits de consommation courante et des sardines séchées pour le bétail. Les enfants descendent de la montagne à Hawf pour aller à l'école, certains remontent chez eux du jeudi soir au samedi matin, d'autres ne rentrent parmi les leurs que pour les vacances.

Le hobyot est en contact avec le mehri, au Yémen, et, en Oman, avec le mehri et le jibbali.

Le jibbali

Le nom du jibbali dans la langue est šḥerēt "langue de la montagne, de la campagne". Il est parlé dans le Dhofar, jusque sur la côte, dans les villages et dans la ville de Salāla, ainsi que dans les îles Kūria-Mūria. Les locuteurs dont le nombre était estimé en 1975 à environ 5 000 (Johnstone 1975: 94) appartiennent à la tribu des Qarā ou en sont dépendants. Un groupe Baṭāḥira d'éleveurs de bovins vivent mêlés aux Qarā et parlent le jibbali (Morris 1983: 143 n.1). Dans les montagnes, ce sont des semi-nomades, éleveurs de camelidés et de bovins, récoltant l'encens et la myrrhe. Dans les villages, ils exercent différents métiers. Les habitants des îles sont pêcheurs.

¹¹ [haberūt].

Le harsusi

La langue, dénommée par ses locuteurs ḥarsīyət, est parlée par les Harāsīs et les ʿIfar, dans la région de Jiddat al-Harāsīs, au nord-est du Dhofar. En 1977 le nombre de locuteurs ne dépassait pas 600 (Johnstone, 1981: x). Beaucoup d'entre eux, parmi les hommes, avaient alors émigré, depuis les années 60, vers les puits de pétrole et utilisaient donc l'arabe sur leurs lieux de travail. Seuls les femmes et les enfants, restés au village, conservaient l'emploi de la langue maternelle. Depuis une quinzaine d'années, le sultan Qabus a décidé de remettre en valeur la région et a implanté un parc naturel dont les Harāsīs sont les gardiens ; ce nouveau débouché a fait revenir dans la région de nombreux Harāsīs, la repeuplant, tout en sauvant, momentanément, la langue d'une disparition rapide.

Le bathari

Il est parlé par les Baṭāḥira qui vivent essentiellement sur la côte sud-ouest d'Oman, dans la baie de Kūria Mūria. Ils ne sont pas plus de 300 (Morris, 1984: 130). Un petit nombre en dehors des villages au bord de la mer sont des pasteurs qui vivent dans des grottes, les autres sont pêcheurs. On manque énormément de données sur cette population et sa langue.

3.2 Dialectologie sudarabique

Trois de ces langues ont une dialectologie connue et diversifiée, il s'agit du mehri, du soqotri et du jibbali.

Le mehri. Sa dialectologie est riche, les locuteurs discernent deux groupes principaux : le premier est le mehri du sud, qui concerne le mehri parlé au Yémen et qui lui-même se subdivise en deux sous-groupes : les dialectes de l'ouest et ceux de l'est, et le second, le mehri du Dhofar parlé en Oman. A l'intérieur d'un sous-groupe, on distingue entre le parler des villageois, plus en contact avec d'autres dialectes et d'autres langues, et celui des bédouins, jugé plus conservateur.

Le soqotri. Deux groupes principaux englobent, pour l'un, les parlers de l'île de Soqotra et de Samḥa, et, pour l'autre, le parler de 'Abd-al-Kūri. A Soqotra, les différences dialectales sont repérables selon des critères géographiques : côte nord, côte sud, est et ouest de l'île mais aussi côte et montagne, cette dernière opposition correspondant aussi à des différences entre villageois sédentaires et bédouins semi-nomades.

Le jibbali comprend trois groupes dialectaux principaux (Johnstone, 1981: xii). Les dialectes orientaux sont ceux des villes côtières comme Mirbāṭ et Sidḥ et de leur arrière pays ; c'est à ce groupe dialectal que se rattache le jibbali parlé par les insulaires de Kūria Mūria. Les dialectes du centre jouissent d'une plus grande considération, ils ne diffèrent que très peu entre eux. Les dialectes les plus dépréciés sont ceux du groupe occidental, sur lequel les données sont rares.

Le hobbyot présente quelques différences dialectales qu'il est difficile de classer et qui semblent dues au type de contact avec le mehri et/ou le jibbali : ainsi les très rares données dont disposait Johnstone à la fin des années 70 (1981: xii) lui laissaient penser que le hobbyot parlé

en Oman relevait des dialectes occidentaux du jibbali, avec lesquels la langue est en contact. Au Yémen, c'est l'influence du dialecte mehri oriental qui transparait sur le hobyot parlé de ce côté de la frontière.

En ce qui concerne le *bathari* et le *harsusi*, la pauvreté des données ne permet pas d'établir s'il existe des différences dialectales à l'intérieur de ces deux langues.

Il existe aussi une norme du bien parler que ce soit en mehri ou en jibbali, et, dans une moindre mesure, à Soqotra. Certains dialectes sont prestigieux, d'autres, souvent ceux de bédouins assez isolés dans des lieux difficiles d'accès, sont dépréciés et font l'objet de moqueries. Notons cependant que, pour le mehri du Yémen, la norme pour la langue littéraire est le parler des bédouins et celle du bien parler est incarné par celui de Qishn, région qui jouit d'un grand prestige de par le rôle historique qu'elle a joué dans l'histoire des Mahra-s.

4. CONSERVATION ET DEGRE DE VITALITE DES LANGUES SUDARABIQUES MODERNES

Le degré de vitalité des langues se mesure il est vrai à l'existence d'une dialectologie, d'une norme, mais aussi au nombre de domaines d'emploi de la langue maternelle et à la production culturelle dans la langue.

4.1 Utilisation de la langue maternelle dans la vie quotidienne

La langue maternelle est utilisée en de nombreuses circonstances. En ce qui concerne le Yémen, le mehri, le hobyot et le soqotri sont parlés dans la vie privée et domestique, dans les relations sociales, par les citoyens yéménites dont c'est la langue maternelle. De plus, dans le Mahra, il arrive encore que le mehri soit utilisé dans les activités de la vie du citoyen, c'est-à-dire avec les autorités administratives, souvent originaires de la région. A Soqotra, le représentant de l'état, est rarement originaire de l'île, les relations entre le personnel administratif et les administrés se font alors uniquement en arabe. Partout au Yémen, le sudarabique est proscrit à l'école et à la caserne. Certains faits "anecdotiques" sont symptomatiques aussi de la vitalité de la langue dans certaines catégories de la population (les femmes et les personnes âgées). Ainsi en 1988, lors d'un rassemblement destiné à sensibiliser les femmes de la région de Qishn à une campagne de vaccination, le responsable qui avait commencé son discours en arabe fut très vite apostrophé par une vieille femme qui ne comprenait rien, le reste du meeting se fit en mehri, à la satisfaction générale de l'assistance. Comme dans beaucoup d'endroits, les femmes ont une fonction conservatrice et Johnstone remarque (1977: x-xi) la forte influence que jouent les femmes Harāsis, le plus souvent monolingues, dans la conservation de leur langue, extrêmement menacée.

Les fêtes, les réunions littéraires sont aussi une occasion de pratiquer la langue maternelle. Pour certaines des langues sudarabiques modernes, l'existence d'une littérature orale est le garant de la conservation des traditions et de la langue.

4.2 La production culturelle en langue sudarabique

La littérature orale recueillie par les savants viennois au début du siècle, en trois langues, mehri, jibbali et soqotri, témoigne d'une grande richesse. Le millier de pages publiées entre 1902 et 1909 nous offre des textes relevant de genres littéraires variés : contes, légendes, épopées, récits d'aventures, poésies, énigmes et proverbes. En comparant cette richesse avec la production actuelle, on peut en mesurer l'appauvrissement. Excepté en poésie, il n'y a pas de nouvelles créations. Il arrive aussi que de nouvelles anecdotes humoristiques, avec pour "héros" Abû Nuwâs, ressurgissent dans un contexte moderne. Les grands textes tombent peu à peu dans l'oubli ou bien sont vidés d'une grande partie de leur substance, puisque les conditions de leur transmission ne sont plus favorables, la nécessité de les mémoriser disparaît. Pour ce qui est de la prose, en mehri, subsistent encore d'anciens textes d'incantations thérapeutiques (Simeone-Senelle, 1995b) utilisées dans un but curatif quand la médecine moderne ne peut être appliquée. En soqotri, des récits sur la pratique de la sorcellerie peuvent encore être recueillis parmi les bédouins de régions reculées dans l'île. La situation en mehri du Dhofar semblait un peu différente, du moins dans les années 70, si l'on en juge par la centaine de textes relevés alors par Johnstone.¹² Dans les trois "grandes langues" (jibbali, mehri et soqotri) la poésie est le seul genre encore bien vivant. En jibbali, la poésie amoureuse a joué un rôle important dans la cohésion sociale, au moins jusque dans les années 80. En mehri et soqotri, les joutes, qui ponctuent les fêtes ou simplement qui permettent à deux poètes dans la vie courante de se lancer un défi, perdurent. Les anciens poèmes sont transmis mais aussi n'importe quel petit fait de la vie courante est susceptible de donner naissance à un poème très bref. Il est vrai que cette poésie reste vivante essentiellement chez les personnes âgées de cinquante ans ou plus.¹³ Au printemps 1997, j'ai pu enregistrer des poèmes en soqotri provenant de joutes qui s'établissent, par cassettes magnétiques interposées, entre poètes soqotri-s vivant à Soqotra et poètes soqotri-s immigrés dans l'émirat de ʿAjmān. Le thème en est l'émigration, la vie dans un état du Golfe comparée à celle de l'île d'origine. Fait remarquable, beaucoup de ces poèmes m'ont été transmis par un jeune Soqotri, d'une vingtaine d'années, passionné de poésie traditionnelle et qui recueille ces poésies en les apprenant par cœur. Il faut cependant préciser que la langue soqotri utilisée dans ces poèmes "modernes", aussi bien que dans les poèmes sapientiaux, d'inspiration religieuse, comporte un grand nombre d'emprunts à l'arabe.

5. TRANSFORMATIONS ET ARABISATION

Au Yémen, pendant longtemps et jusqu'à la fin du protectorat britannique, dans les régions sudarabophones, le domaine de l'arabe fut limité. Jusqu'à l'indépendance de cette partie du Yémen (1967) la langue "standard" était la langue réservée à une petite minorité de lettrés, l'arabe dialectal, lui, servait déjà, en dehors des relations avec les arabophones, de langue véhiculaire entre Soqotri-s et Mehri-s / Hobyot-s, parfois entre Hobyot-s et Mehri-s.

¹² Harry Stroomer est l'éditeur de ces textes qui seront assortis de commentaires.

¹³ Une anecdote me paraît significative qui illustre la place importante que joue la poésie dans la vie des gens de cette génération : j'ai été témoin du profond abattement qui avait saisi un poète de Qishn, jusqu'à le rendre malade, parce qu'il jugeait que les vers qu'il avait opposés à son adversaire quelques jours auparavant, lors d'une joute impromptue, étaient de piètre qualité et disqualifiaient sa réputation.

La situation linguistique a très vite évolué depuis l'indépendance et cette transformation s'accélère particulièrement depuis 1990, après la guerre du Golfe et la réunification du Yémen qui a englobé dans la République du Yémen, l'ancienne République Arabe du Yémen, au nord, et la République Démocratique et Populaire du Yémen, au sud.

Cela est dû au progrès de la scolarisation, à l'amélioration des communications par la route ou la piste, à la construction de ports, au développement des liaisons aériennes, enfin à l'extension du réseau d'électrification, la région du Mahra étant plus favorisée que Soqotra (et les îles attenantes) pour tous ces aménagements. On sait aussi le rôle de la radio très écoutée, surtout par les hommes, et celui de la télévision,¹⁴ dans les régions où elle parvient ; elle est regardée par tous, même ceux qui ne comprennent pas encore bien l'arabe. Dans le Mahra, à al-Ghayda et à Qishn, les maisons riches ont commencé, il y a cinq ans à s'équiper d'antennes paraboliques¹⁵ ; les cassettes video de films égyptiens sont aussi très prisées. Par ce biais, l'arabe gagne du terrain et parmi la jeune génération tous connaissent et pratiquent cette langue. Ces transformations d'une grande rapidité sont surtout perceptibles parmi les habitants de localités assez importantes.

D'autres raisons économiques facilitent aussi l'arabisation et précipitent l'abandon de la langue maternelle. Dans le Mahra, le cas d'une ville comme Al-Ghayda illustre bien le phénomène. En moins de vingt ans cette petite localité villageoise est devenue un gros centre urbain, puis une véritable capitale de province et elle accueille un certain exode rural de bédouins du Mahra (de langue mehri et de langue hobyot) ; mais, surtout depuis la réunification, y affluent de nombreux arabophones (monolingues) originaires de la province limitrophe (le Hadramawt) ou du nord du Yémen, venus s'installer pour le commerce et l'administration, dans cette ville devenue aussi centre administratif. On y trouve une caserne, un centre de télécommunications, un centre commercial, un lycée, un aéroport. A Soqotra, la capitale Hadibo connaît aussi un afflux de population arabophone, mais dans une moindre mesure, celle qui est à l'échelle d'une île isolée. Le phénomène est aggravé par le départ d'une partie de la population sudarabophone qui, pour des raisons économiques, s'installe momentanément ou définitivement dans d'autres régions du Yémen ou dans d'autres pays arabes et ne garde pas toujours un usage quotidien de la langue maternelle.

De plus, l'absence dans ces régions de centres de formations réduit énormément le nombre de cadres sudarabophones (seule la ville d'al-Ghayda, pour tout le Mahra, possède un lycée. L'île de Soqotra ne comporte que des écoles primaires) et, pour ceux qui arrivent à se spécialiser en allant étudier ailleurs, l'absence de débouchés dans leur région d'origine ne les incite pas au retour.

Ce sont autant de facteurs qui bouleversent le paysage linguistique, qui portent atteinte à la vitalité des langues, en accélèrent le processus de déperdition et les mettent en danger de disparition.

Au Yémen, la régression des langues sudarabiques modernes s'est visiblement accélérée ces dernières années. Quelques exemples suffiront pour illustrer cette situation.

¹⁴ Il est peut-être utile de signaler qu'aucune émission de radio ou de télévision ne se fait en langue sudarabique.

¹⁵ Cette antenne est désignée par le mot *diš* en arabe local, *dišēt* en mehri. Le terme est un emprunt à l'anglais *dish*, puisque la parabole a la forme d'une grande assiette.

Il y a douze ans, des pêcheurs originaires du Hadramawt, installés depuis plusieurs années à Qishn avaient dû apprendre le mehri pour s'intégrer, il n'est pas sûr qu'actuellement cela soit nécessaire aux nouveaux arrivants, noyés qu'ils sont dans une population qui n'est plus strictement sudarabophone.

Alors que les Mahra-s avaient adopté depuis déjà plus de trente ans le système numérique arabe, les Soqotri-s lors des transactions commerciales à Hadibo comptaient encore en 1989 en soqotri jusqu'à 10, puis au-delà passaient au système arabe. En 1996, lors d'une mission sur l'île de Soqotra, j'ai pu observer que tous, adultes et jeunes, villageois et même bédouins, lorsqu'ils traitaient affaire à Hadibo avaient désormais entièrement recours au système arabe. Ils sont devenus rarissimes les bédouins qui, descendus en ville, comptent encore les têtes de troupeau en soqotri ; ce qui était encore l'usage il y a huit ans.

L'arabe pénètre aussi dans la vie familiale, surtout dans le Mahra. Les régions intérieures à l'île de Soqotra et les îles sont encore très isolées et protégées de ce point de vue. Depuis six ans, au Yémen, les adultes (surtout les femmes) se plaignent de ce que leurs enfants répugnent à utiliser leur langue maternelle : ils ne répondent qu'en arabe à leurs parents s'adressant à eux en mehri ou hobyot et finissent par oublier les mots les plus courants du vocabulaire. Les femmes de l'Association des femmes, voyaient en 1994, dans le fait que ce soit une étrangère, pas même arabe ni musulmane, qui s'intéresse à leur langue et la connaisse mieux que certains de leurs propres enfants, la preuve de la disparition prochaine et irrémédiable de leur langue.

L'arabe gagne aussi du terrain dans les domaines jusqu'alors exclusivement réservés au sudarabique moderne comme celui de la littérature traditionnelle. Seules les personnes d'un certain âge, souvent peu arabisées, peuvent encore comprendre spontanément les poèmes et les expliquer. En soqotri, la poésie révèle une langue souvent arabisée tant sur le plan lexical que syntaxique. Parmi les jeunes (moins de 20 ans), beaucoup, pour ne pas dire la grande majorité, ne peuvent plus comprendre, donc mémoriser, les textes de littérature traditionnelle. Il est indéniable que cette littérature qui paraissait encore très vivante au début du siècle est entrain de périr et qu'elle commence à appartenir au folklore.

Les autorités universitaires yéménites d'Aden sont conscientes de la richesse linguistique du patrimoine et du danger qui plane sur elle ; conscientes aussi, comme le montre la tenue du *Premier Symposium International sur l'île de Soqotra* à l'Université d'Aden (mars 1996), qu'il existe une interaction entre la sauvegarde d'un éco-système et la survie de la langue (Simeone-Senelle, 1996). C'est pour ces raisons qu'elles déploient, depuis 1982, des efforts très importants pour faciliter la recherche sur ces langues et la formation d'étudiants yéménites dans ce domaine. Si ces efforts permettent de conserver des archives importantes sur ces langues, témoins de la culture sudarabique, de freiner leur disparition, ils ne pourront l'empêcher sans aide extérieure conséquente, par manque de moyens financiers.

6. CONCLUSION

Il y a vingt ans, Johnstone, affirmait déjà : "The social pressures on Harsusi are very considerable, and it is difficult to believe that it can survive long in an ocean of Arabic" (1977: x), la situation risque de s'étendre aux autres langues. Parmi ces langues sémitiques les plus anciennement implantées dans le sud de la Péninsule Arabique, les plus immédiatement

menacées sont sans aucun doute le hobyot, le harsusi, le bathari, langues de petites communautés au mode de vie précaire et menacé. Les trois autres, qui ont plus de locuteurs, plus de prestige aussi, et qui forment des isolats plus compacts, semblent menacées à plus longue échéance.

REFERENCES

- Fresnel, F. (1838a). Troisième lettre sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme. In: *Journal Asiatique* 3ème série, V, janvier 1838, pp.45-66 ; février 1838, pp. 113-146.
- Fresnel, F. (1838b). Quatrième lettre sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme. In: *Journal Asiatique* 3ème série, V, juin 1838, pp.497-544 ; VI, août 1838, pp. 196-221 ; septembre 1838, pp. 225-254.
- Fresnel, F. (1838c). Note sur la langue hhymiarite. In: *Journal Asiatique* 3ème série, VI, juillet 1838, pp. 79-84.
- Fresnel, F. (1838d). Cinquième lettre sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme. In: *Journal Asiatique* 3ème série, VI, décembre 1838, pp.529-570.
- al-Hamdânî, H. (10e siècle). *Sifat Jazīrat al-'Arab* (M.b.A. al-Akwa' (Ed.)). Sanaa.
- Johnstone, T.M. (1972). The language of Poetry in Dhofar. In: *BSOAS* 35/1, pp. 1-17.
- Johnstone, T.M.(1974). Folklore and folk literature in Oman and Socotra. In: *Arabian Studies* 1, pp.7-24
- Johnstone, T.M. (1975). The Modern South Arabian Languages. In: *Afroasiatic Linguistics* 1/5, pp.93-121.
- Johnstone, T.M. (1977). *Harsūsi Lexicon and English- Harsūsi Word-List*. Oxford University Press, London.
- Johnstone, T.M. (1981). *Jibbāli Lexicon*. Oxford University Press, London.
- Leslau, W.(1943). South-East Semitic (Ethiopic and South-Arabic). In: *JAOS* 63, pp. 4-14.
- Morris, M. (1983). Some preliminary Remarks on a collection of Poems and Songs of the Baṭāḥirah. In: *The Journal of Oman Studies* 6/1, pp. 129-144.
- Morris, M. (1985). A Poem in Jibbali. In: *The Journal of Oman Studies* 7, pp. 121-130.
- Naumkin, V. (1988). *Sokotrijtsy istoriko-etnograficeskij ocerk* [Les Soqotri-s essai historique, ethnographique]. Nauka, Moscou.
- Naumkin, V. (1993). *Island of the Phoenix. An ethnographic Study of the People of Socotra*. Trad. du russe par Valerian A. Epstein. Ithaca Press, Reading.
- Naumkin, V. et V.J. Porkhomovdkij. (1981). *Ocerki po etnolingvistike sokotry* [Essais d'ethnolinguistique soqotri]. Nauka, Moscou.
- Robin, Ch. (1991-3). L'épigraphie de l'Arabic avant l'Islam. Intérêt et limites. In: L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet.Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions (Ch. Robin (Dir.)). *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* 61. Edisud, Aix-en-Provence.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1991a). Récents développements des recherches sur les langues sudarabiques modernes. In: *Proceedings of the Fifth International Hamito-Semitic Congress 1987* (H. G. Mukarovsky ed.) vol. 2. Band 41, pp.321-37. Beitrage zur Afrikanistik, Wien.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1991b). Notes sur le premier vocabulaire soqotri : le Mémoire de Wellsted (1835). Première partie. in: *Matériaux Arabes et Sudarabiques* nov.ser. 3, pp.91-135.

- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1992). Notes sur le premier vocabulaire soqotri : le Mémoire de Wellsted (1835). Deuxième partie. In: *Matériaux Arabes et Sudarabiques* **nov.ser. 4**, pp.13-82.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1994). Aloe and Dragon's Blood, some Medicinal and Traditional Uses on the Island of Socotra. In: *New Arabian Studies* 2, pp.186-98.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1995a). Magie et pratiques thérapeutiques dans l'île de Soqotra: le médecin-guérisseur. In: *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* **25**, pp.117-126.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1995b). Incantations thérapeutiques dans la médecine traditionnelle des Mahra du Yémen. In: *Quaderni di Studi Arabi* **13**, pp.131-157.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1996). The Soqotri language : situation and presentation. In: *Proceedings of the First International Scientific Symposium on Socotra Island : Present and Future. Aden 24-28 March 1996* **vol. 4**, pp. 1-14. University of Aden, Aden.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1997a). Suḳuṭra. Language. In: *Encyclopaedia of Islam*, pp. 809-811. Brill, Leiden.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. (1997b). The Modern South Arabian Languages. In: *The Semitic Languages* (Robert Hetzron (Ed.)), pp. 378-423. Routledge, London.
- Simeone-Senelle, M.-Cl., A. Lonnet et S.M. Bakheit. (1984). Histoire de Said, Saida, la mauvaise femme et l'ange. Un conte mehri suivi de Remarques linguistiques. In: *Matériaux Arabes et Sudarabiques* **2**, pp. 237-270.
- Simeone-Senelle, M.-Cl. [à paraître en arabe]. Les langues sudarabiques modernes. Leur place parmi les langues sémitiques. Leurs caractéristiques linguistiques. La langue mehri et la langue hobyōt. La langue soqotri. Les langues sudarabiques modernes et leur littérature orale. Les recherches sur les langues sudarabiques modernes (101 p.). In: *Publications of the University of Aden (Human Sciences)*.
- Smith, G. Rex. (1988). Ibn al-Mujāwir's 7th/13th-century Arabia: the wondrous and the humorous. In: *A Miscellany of Middle Eastern Articles: In Memoriam Thomas Muir Johnstone 1924-83*, A.K. Irvine, R.B. Serjeant and G. Rex Smith eds. pp. 111-124. Longman, Harlow.
- Thomas, B. (1937). Four Strange Tongues from Central South Arabia - The Hadara Group. In: *Proceedings of the British Academy*, pp. 231-331.
- Wellsted, J.R. (1835). Memoir on the Island of Socotra. In: *The Journal of the Royal Geographical Society of London* **vol. V**, pp.129-229 + map.

Remarque: Pour une bibliographie exhaustive jusqu'en 1977, y compris les recueils de textes de littérature orale relevés par les membres de la *Südarabische Expedition* de l'Académie Impériale de Vienne voir :

- Leslau, W. (1946). Modern South Arabic Languages. A Bibliography. In: *Bulletin of the New York Public Library* **50/8**, pp. 607-633.
- [ROBIN, Ch.]. (1977). *Bibliographie générale systématique (Corpus des Inscriptions et des Antiquités sud-arabes)*, pp. 89-99. Louvain.